

**Robinson, Douglas (1996): *Translation and Taboo*, DeKalb (Ill.), Northern Illinois University Press, 232p.**

**Michel Ballard**

Volume 42, Number 3, septembre 1997

L'interprétation en langues des signes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001958ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001958ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ballard, M. (1997). Review of [Robinson, Douglas (1996): *Translation and Taboo*, DeKalb (Ill.), Northern Illinois University Press, 232p.] *Meta*, 42(3), 572–574.  
<https://doi.org/10.7202/001958ar>

■ ROBINSON, Douglas (1996): *Translation and Taboo*, DeKalb (Ill.), Northern Illinois University Press, 232 p.

Le titre d'un livre est très important car contrairement à ce que semble dire Walter Benjamin («*beginning his argument by denying the relevance of readers*» Robinson 1996: 201) celui qui écrit le fait généralement pour un public, si vague soit-il; et le titre, même s'il n'est attribué qu'à la fin du travail, constitue la première interpellation au lecteur. Le présent titre sera pour le lecteur l'occasion de vérifier, une fois de plus, l'ambiguïté du langage et des énoncés hors contexte. Ne vous attendez pas à trouver dans ce volume une étude de la censure exercée en traduction à l'égard de certains termes pour des raisons diverses; le tabou que Douglas Robinson explore ici est plus fondamental, il s'agit de celui qui semble frapper l'acte de traduction lui-même depuis les temps les plus reculés et qui, selon lui, s'est perpétué jusqu'à nos jours dans l'inconscient collectif (Robinson introduit à ce propos la notion d'"idéosomatique" ou "programmation de notre comportement par des normes collectives", p. XI). La division de l'ouvrage en trois chapitres pourrait laisser attendre une facture classique, mais là encore vous risquez d'être surpris tant par les idées exprimées que par la répartition des masses: Le premier chapitre ou socle de la thèse fait 45 pages, le second est un long développement de 124 pages, et le troisième outre son optique spécifique consacre une partie de ses 45 pages à nous informer de tout ce qu'il aurait pu être (p. 200).

Le premier chapitre traite (en partie) de notre chère Antiquité, ces fameuses racines sans lesquelles les Occidentaux ne peuvent concevoir une notion culturelle. La traduction étant pratiquement orpheline d'un père traductologique antique (si l'on excepte le relativement tardif saint Jérôme), on sollicite les mythes et les mystères pour y trouver des traces! Et Douglas Robinson le fait avec brio et compétence. Délaissant les témoignages plus classiques comme ceux de la lettre d'Aristée, il se tourne pour une explication plus large vers les interdits qui entouraient la divulgation des mystères. De manière générale, il fait bien ressortir le caractère ambigu de la notion de mystère: expérience ineffable que le langage ne saurait rendre ou connaissance secrète à laquelle on fournit la barrière d'une

'langue'. De manière plus concrète et spécifique, son argumentation s'articule autour d'un commentaire de l'initiation décrite dans l'*Âne d'or* d'Apulée.

Son analyse descriptive du culte d'Isis et des prescriptions du *Livre des morts* est finement éclairée par la prise en compte des écrits modernes sur la notion de tabou (Frazer, Freud, etc.). À la classique interdiction de divulguer le mystère se rattache celle d'en 'toucher' ou 'altérer' le vecteur, avec toutes les conséquences que cela peut avoir pour la traduction. Mais plus importante et plus intéressante est la manière dont Robinson envisage à partir de ces prémisses les deux pôles de la traditionnelle opposition traductive en termes d'idéologie faisant intervenir des lectures de Deleuze, Lacan, Foucault et Bakhtine. Il élabore ainsi les fondements de sa théorie avec d'une part une approche du langage où le sens peut se dégager et se transmettre de manière rationnelle et de l'autre une approche plus hermétique où la texture est liée à une expérience, un mystère qui s'éprouve par les sens, l'intuition et la révélation.

Le chapitre deux entend de répondre à la question de savoir quelle est l'importance de cette dualité, et en particulier dans notre façon d'envisager la traduction. Notre perception actuelle du langage et de la traduction est déséquilibrée : elle est dominée par l'optique rationalisante qui permet de poser la traduction comme équivalence. La majeure partie du chapitre est consacrée à l'histoire de la création de ce déséquilibre, à ses formes et à ses conséquences. Robinson souligne combien certains auteurs victoriens comme Roberson Smith et Frazer tout en faisant apparaître ce déséquilibre ont eu tendance à creuser un fossé trop net entre les religions primitives dominées par les tabous et les religions modernes éthiques, comme le christianisme. Pour Robinson, ce fossé est une sorte de fantasme défensif qui aurait tendance à occulter la part de mystère et d'irrationnel qui subsiste même aujourd'hui. Robinson voit dans les mystères, et en particulier les mystères orphiques, un potentiel de comportement schizoïde qui sera entretenu et élaboré avec la montée du christianisme. Ce chapitre se développe à la lumière d'une histoire des religions et de leurs retombées sur les comportements humains, la traduction n'étant qu'un de ces comportements. Ce qui est intéressant et neuf dans cette théorisation, c'est qu'elle envisage la traduction comme un comportement solidement implanté dans (et explicable par) l'histoire des religions et des croyances. La façon dont le tabou de l'interdit a fonctionné de deux manières différentes au Moyen Âge est illustrée avec Aelfric et More.

Une bonne partie de l'argumentation est ensuite axée sur l'exploitation de la métaphore religieuse : la traduction 'normale' en Occident est 'ascétique'. Et Robinson voit en saint Jérôme et en saint Augustin deux aspects de cette tradition : l'hermite et le cénobite. De là on passe à la nature expansionniste, colonialiste, de l'ascétisme occidental. Un passage à Tolède et l'essai de Montaigne sur les cannibales serviront d'étapes avant les aspects modernes du colonialisme ou plutôt du postcolonialisme : textes métissés, écrits en joual.

Le chapitre s'achève sur la discussion d'un texte indien et de propositions de traduction figurant dans l'ouvrage de Tejaswani Miranjuana, *Sitting Translation*. Robinson souligne le fait que ces traductions trahissent l'influence européenne chrétienne et il propose une autre traduction qui rompt avec la syntaxe et la ponctuation habituelles de l'anglais et qui n'hésite pas à pratiquer des formes d'emprunt. Il s'agit là indéniablement d'un témoignage courageux de passage de la théorie à la pratique.

Le troisième et dernier chapitre souffre un peu de sa dualité d'intention. Robinson se propose d'y montrer la force de la survivance des anciens tabous (ceux des mystères) dans les théories littéralistes des romantiques et des néoromantiques, et ce, en termes de double, d'image, d'ombre, tels qu'on les trouve exposés dans le domaine de la magie. Le problème, c'est que l'on en vient davantage à parler de doubles et d'esprits que de traduction : les seuls textes sur lesquels on se concentre sont ceux de Schleiermacker et de

Benjamin; Robinson avoue d'ailleurs qu'à l'origine il envisageait, dans cet esprit, une lecture de textes de 'Herder, des frères Schlegel, de Wilhelm von Humboldt, etc.' (p. 200). Faute avouée est à moitié pardonnée ! Et il faut reconnaître qu'il lui restait peu de place, à moins de donner à son ouvrage une taille encyclopédique qui ne correspondait pas à son dessein. Il préfère nous livrer avec véhémence son pamphlet, encore gonflé des lectures qui ont nourri sa réflexion. On ose à peine lui reprocher de ne pas avoir laissé décanter et de nous donner parfois plus d'histoire des mythes et des religions ou de sociologie psychanalytique que de traduction, tant son effort pour projeter ces apports dans les grilles d'analyse et de perception de la traduction est tonique et vivifiant. On a parfois aussi l'impression que l'objet n'est pas assez clairement posé car Robinson donne le sentiment dans ses déclarations, surtout liminaires, qu'il va nous exposer une thèse concernant 'La traduction' or on se rend compte que ce qu'il dit tourne constamment autour des textes sacrés, avec quelques détours vers la poésie. La traduction 'métempsychotique' donne parfois le sentiment d'être envisagée de façon un peu succincte : de nombreux textes européens sur la traduction sont occultés, la traduction en France au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, est réduite de façon un peu caricaturale à l'étiquette 'belles infidèles' (aucune mention de l'ouvrage de Roger Zuber). Peut-on en vouloir au donneur d'ouvrage (qu'il soit responsable commercial ou éditeur) de demander au traducteur que le texte qu'il va produire soit 'un équivalent honnête' du texte de départ ? Peut-être Douglas Robinson n'a-t-il fait assez entrer en compte dans ce qu'il dit la fonction du texte et les souhaits du lectorat. Les tabous qui frappent la traduction ne sont pas simplement l'expression des forces qu'il exalte, ils ont aussi des origines d'ordre sociologique, culturel. La pluralité des manières de traduire est une constante de l'histoire de la traduction, de même que la véhémence des 'théorisations' donnant des raisons pour traduire de telle ou telle manière. Il y a encore d'autres façons de théoriser, comme par exemple celle qui consiste à observer la traduction ou plutôt les traductions et à poser des questions, comme par exemple «Comment se fait-il que l'on traduise si peu aux États-Unis ?» (je me réfère ici à un constat fait par Lawrence Venuti lui-même dans *The Translator's Invisibility*, p. 12). S'agit-il d'un interdit relevant des tabous explorés par Douglas Robinson ?

Cela dit, on ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage dense, nerveux et original. Une bibliographie de 5 pages et un index des notions des noms propres (10 pages sur 2 colonnes) viennent couronner le tout.

MICHEL BALLARD  
*Université d'Artois, Arras, France*